



HAL
open science

Compte rendu - Problèmes de Sémantique et de Syntaxe : Hommage à André Rousseau.

Pablo Kirtchuk

► **To cite this version:**

Pablo Kirtchuk. Compte rendu - Problèmes de Sémantique et de Syntaxe : Hommage à André Rousseau.. 2008, pp.72-78. hal-00564170v2

HAL Id: hal-00564170

<https://hal.science/hal-00564170v2>

Submitted on 10 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de :

Problèmes de Sémantique et de Syntaxe : Hommage à André Rousseau. Université Charles-de-Gaulle – Lille 3. 2007. Textes réunis par L. Begioni et Cl. Muller. 487 pp.

Cet hommage mérité rendu à André Rousseau, Franc-Comtois qui a longtemps exercé à Lille, recèle des articles intéressants et novateurs qu'on a lus avec plaisir et qu'on consultera sans doute à maintes reprises. En voici ceux qui semblent les plus originaux.

'Les vues de Meillet et de Tesnière dans la réflexion de Saussure' (P. Swiggers, 47-60) révèle une passe d'armes entre celui qui, élève de Saussure et maître de Benveniste, créa le concept de *grammaticalisation*, et celui qui créa ceux de *valence* et *actance*. 'Tous les hommes qui reçoivent une culture supérieure et qui ont par là-même la charge de conserver et d'adapter aux besoins actuels les grandes langues de civilisation de l'Europe, y demeurent fidèles. Ce sont des langues faites par des élites [...] Le jour où un esprit de nivellement démocratique ferait abandonner la culture latine, il résulterait de là pour les grandes langues littéraires de l'Europe occidentale une crise qui en nécessiterait tôt ou tard la transformation' dit Meillet dès 1918 (p. 48). Ce à quoi Tesnière répond : 'Je crois les défenseurs des petites langues de bonne foi... l'époque actuelle n'est pas favorable aux élites... cela me fait encore beaucoup plus de peine de voir le français délaissé en Russie que de voir le breton perdre du terrain' (p. 53). Meillet n'avait sûrement pas prévu que le français pût devenir lui-même une 'petite langue' et que - ne serait-ce que pour garder sa place - il aurait intérêt à défendre les 'petites langues', y compris celles parlées en France... Quant à Tesnière, il n'imaginait sûrement pas que la déchéance des élites irait s'intensifiant, que le concept d'*excellence* se viderait de son contenu pour devenir un slogan, et qu'un siècle après leur échange on ne verrait toujours pas la fin de ce processus. Au fond tous deux avaient raison : si l'éclosion des 'petites' langues est une condition indispensable à l'épanouissement de leurs locuteurs, l'abandon des langues de grande culture et leur remplacement par la version minimaliste et mercantiliste d'une d'entre elles finit par provoquer un abandon progressif du langage lui-même au profit de l'image. Le nombre est capital : dès que l'*Homo sapiens europaeus* abandonne, comme langue étrangère, le pluriel (constitué par le grec, le latin, l'allemand et le français) au profit du singulier (l'anglais), il n'a plus grand-chose d'*europaeus* ni de *sapiens*.

'Petite histoire de l'impersonnel' (M. Maillard, pp. 61-80) : 'Personnellement, l'impersonnel nous a toujours intrigué', dit l'auteur p. 61, et notre curiosité ne peut qu'être titillée par une aussi ingénieuse entrée en matière. Après un aperçu historique exhaustif, l'A. dit que l'indice (im)personnel *il* dans 'il pleut / neige / ...' qui n'est ni accentuable, ni commutable, ni isolable, ni expansible fait partie d'un prédicat asubjectal. 'Si tout sujet implique un prédicat, l'inverse n'est pas toujours vraie et il existe dans maintes langues des prédicats sans sujet, valables *in situ*' (p. 74). On peut l'exprimer ainsi, mais on peut dire aussi, sans contradiction, que c'est précisément dans de tels énoncés qu'on voit que la soi-disant troisième personne est en réalité une non-personne (Kirtchuk 2007), et non seulement pour les raisons que donnait Benveniste ([1946] 1966). Sur le plan purement actanciel, il est difficile de ne pas voir dans l'indice de non-personne <il> un sujet fantôme, un actant zéro qui trouve un écho dans la désinence verbale /-t/. Michel Maillard voit juste comme d'habitude, il semble seulement que son analyse se verrait grandement enrichie et approfondie s'il se résolvait à y inclure les notions de *thème* et *rhème*, d'y intégrer la pragmatique explicitement et non seulement de

manière implicite, de voir que la grammaire ne fait que systématiser des fonctions et des faits de discours . Car que signifie *in situ* sinon que l'énoncé fonctionne *en contexte* ? Or le *contexte* c'est le concept-clé de la pragmatique.

'Deux conceptions traditionnelles du signe à l'épreuve de la traduction' (D. Samain, 115-136). Voilà un article qui rend à César ce qui est à César et à Karl Bühler ce qui est à Karl Bühler. L'A. y étudie la *Sprachtheorie* en tant qu'objet de sa propre traduction et la démarche est tout à fait justifiée, non seulement par la pertinence absolue de l'œuvre de Bühler, mais aussi parce que les problèmes qu'elle pose, et qui découlent des concepts forgés *ad hoc* ou de ceux utilisés dans un sens quasi-technique, touchent à la fois au langage et à son fonctionnement, comme le dit le grand biologiste chilien H. Maturana : 'Le langage est un problème qu'on ne peut résoudre qu'à travers lui...' (1978). Cependant on n'est pas sûr d'accepter la traduction de l'auteur de *Zeichennatur der Sprache* (p. 120) : est-ce la nature sémiotique du langage, comme il traduit ? *Zeigen et zeichen* sont à toute évidence des doublets, et lorsqu'on sait l'importance centrale dans la *Sprachtheorie* du *Zeigfeld*, on se dit qu'il faut peut être creuser ces détails, où se loge rien de moins que der Teufel... Il faudrait songer à traduire par la nature *indicatrice* du langage, qui aurait l'avantage de garder un lien étymologique et sémantique tant avec l'un qu'avec l'autre. D'autant que Bühler lui-même se débattait entre le *Zeitgeist* positiviste ('Man begegnet da und dort einem Modernen Mythos über den Sprachursprung [...] und das Thema von den Zeigwörtern [...] daß sie als die Urwörter der Menschensprache schlechthin erscheinen', [1934] 1982 p. 86) et son intuition ('Mythen müssen nicht falsch sein...', *ibid.* en note). L'A. rappelle que Bühler a saisi l'importance du concept de phonème, forgé par Troubetzkoy, avant même la publication des Grundzüge (p.122). En réalité, cela va plus loin : rappelons que ces deux savants ont correspondu pendant toutes les années '30 jusqu'à la mort du prince Sergueï Nikolaïevitch en 1938, alors que Bühler, étant juif, avait dû quitter l'Allemagne. J'ai montré et approfondi la portée de son oeuvre dans ma thèse (Kirtchuk 1993, 1994) puis il m'est apparu que l'esprit du temps l'empêchait d'endosser cette portée (Kirtchuk. i.p. a). C'est ce même *Zeitgeist* qui empêcha un autre Karl, disciple du premier, de reconnaître la scientificité du darwinisme ('The theory of natural selection is metaphysical...', Popper 1976), de voir la pertinence de l'oeuvre de son maître et, plus généralement, de saisir la profonde différence entre les sciences de la vie et les autres, c'est-à-dire entre la vie et le reste. Je considère Bühler comme un précurseur à son corps défendant de LUIT (pour un bilan provisoire, cf. Kirtchuk 2007a). On ne peut que se réjouir que son apport soit connu et reconnu, en espérant que la reconnaissance ne s'arrête pas à lui... Ceci dit, DS ne se cantonne pas à la *Sprachtheorie* et pose une différence entre 'sens exprimé' et 'sens formulé', entre 'plan conceptuel' et 'plan discursif', entre 'grammaire externe' et 'grammaire interne' (p. 128-131). Il semblerait que là aussi, il se refuse (comme M. Maillard et comme, en fin de comptes, Bühler lui-même) à faire le pas qui résolverait ces apparentes contradictions : la grammaire 'externe' c'est la grammaire tout court, la 'grammaire interne' c'est la pragmatique, de même que le plan conceptuel n'est que la systématisation, par définition ultérieure et secondaire, du plan discursif. Il faut accepter que la linguistique ne se résume pas à une grammatologie, que le langage n'est pas reductible à la grammaire, et que la communication (y compris langagière) prime, précède et préside à sa systématisation (voir plus bas les c.r. des articles d'A. Rochetti, d'O. Delefosse et de D. Bottineau).

‘La runologie avant la runologie : petite histoire de la runologie jusqu’au XVIII siècle’ (J.-M. Maillefer, 147-160) apprend au non-spécialiste une foule de choses : par exemple, que les runes sont mentionnées déjà dans la *Germania* de Tacite, que le terme et ses équivalents sont connus des langues germaniques mais aussi des langues celtiques avec le sens de ‘secret, mystère’, que la première écriture runique comptait 24 signes pour se réduire ensuite à 16 et que la tradition runique se conserva dans certains milieux lettrés de Scandinavie jusqu’à la fin du Moyen Age. Par la suite, les runes font l’objet d’un intérêt archéologique, historique, philologique et culturel dans toute la Scandinavie, et avec la Réforme il fut question – dans le deuxième quart du XVII siècle – d’y revenir. Cet article est très documenté ; on en conseille la lecture à tous ceux que le sujet intéresse.

‘Réflexions sur la formation des auxiliaries dans les langues romanes : le visible et l’invisible dans l’évolution des langues’ (A. Rocchetti, 179-196) est excellent. Kirtchuk (1993) ayant affirmé que l’étude de l’observable doit nous permettre accéder à ce qui ne l’est pas, et que pour cela il faut faire appel au microscope, qui n’est pas un outil mais un état d’esprit, je souscris à la formulation suivante de la même idée : ‘En étudiant le visible et en s’efforçant d’ignorer l’invisible – parce que moins ‘scientifique’, moins ‘certain’ – les linguistes héritiers du positivisme se privent de la possibilité de comprendre l’évolution de l’objet qu’ils étudient [...] il faut utiliser des instruments appropriés qui sont différents de ceux de l’observation’ (pp. 181, 184). Puis il est établi à juste titre que le changement linguistique n’advient pas pour combler un vide, comme le prétend par exemple A. Meillet (cité p. 184) lorsqu’il explique le remplacement des formes synthétiques du parfait indo-européen par des formes analytiques fondées sur la voix passive. Ici comme ailleurs en linguistique (et plus généralement dans l’évolution de tous les phénomènes biologiques, dont le langage à mon avis fait partie) le passage d’A à B – que ce soient de formes ou des fonctions - ne se fait pas lorsque le premier a fini de remplir sa tâche, bien au contraire : il y a une longue période où A et B coexistent. Pour le reste, le passage de formes synthétiques à analytiques n’est pas l’apanage des langues romanes ni de l’indo-européen : il tient souvent au fait que les secondes sont plus ‘économiques’ et donc plus faciles à mémoriser, à comprendre et à utiliser: en somme, plus ‘accessibles’, dans une terminologie actuelle qui est assez juste. C’est d’ailleurs pour cela que dans beaucoup de créoles y compris le yiddiche les formes analytiques supplantent les formes synthétiques propres aux langues qui sont à la base du créole, processus attesté aussi dans les variantes parlées de ces dernières (cf. la disparition du passé simple en allemand et en français parlés). De même, le lien entre passif et parfait est attesté dans beaucoup de langues à cause de l’affinité profonde qui les unit: une fois que le processus est accompli (parfait) il n’y a plus d’agentivité - et c’est aussi cela que signale le passif. Les deux fonctions peuvent cohabiter en synchronie: souvent, dans une langue donnée, la même forme marque le parfait des verbes monovalents et le passif des bi- ou trivalents. C’est cette oblitération de l’agentivité qui fait que l’ergativité, là où elle existe, est souvent la ré-interprétation de structures passives (cf. entre autres Kirtchuk s.p. b). Du reste, cet article reprend notre métaphore de la langue comme un iceberg dont la grammaire n’est que le sommet visible (Kirtchuk 2005). Cela nous réjouit, même si la référence n’est pas mentionnée.

‘Genèse de la phrase chez l’enfant: Le modèle d’un précurseur, A. Séchehaye’ (J.-M. Odéric Delefosse, 312-332). Parmi les disciples de Saussure qui ont édité le Cours on connaissait surtout Charles Bally. Nous voilà maintenant en présence d’Albert

Séchehaye, qui en 1939 succéda à son condisciple dans la chaire de leur maître à Genève. Il est tout de même étonnant que tant Bally que Séchehaye se démarquent de la *vulgate* qu'ils ont eux-mêmes éditée au point d'affirmer 'c'est dans la parole vivante que ces normes grammaticales sont nées' (Séchehaye, cité p. 313 ; on sait l'importance qu'attribuait Bally aux phénomènes qu'il appelait encore 'expressifs'). Et voilà que selon Séchehaye, chez l'enfant acquérant le langage 'la phrase à un seul terme recouvre, en fait, deux réalités bien distinctes: la phrase monorème (sic) est de la parole pure, un geste vocal improvisé, expression directe de l'émotion, de la volition ou de la représentation ; [par ailleurs] au niveau du langage organisé [...] c'est un procédé d'expression usuel' (p. 314). Ces observations lumineuses ne demandaient qu'à être explorés, étayés et approfondies. Je dirais que dans le premier cas le locuteur ne possède que le mode d'interaction pragmatique (plus communicationnel-iconique-dépendant du contexte), et dans le deuxième, alors qu'il a déjà acquis le mode grammatical (plus conceptuel-symbolique-indépendant du contexte), il revient vers le mode pragmatique, qui ne se perd jamais et qui est le pré-requis pour l'élaboration et le fonctionnement du langage systématisé, qu'il sous-tend. C'est là que réside une des nombreuses erreurs du générativisme: ce qui est universel c'est la pragmatique, pas la grammaire. Le lecteur occasionnel, à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, de la correspondance entre Saussure et Meillet, se réjouit d'autant plus de constater que les disciples et éditeurs scientifiques du premier ont approfondi sa pensée au point d'en prendre le contrepied, ce qui pourrait signifier que, dialectiquement, ces fruits y étaient déjà contenus.

'La grammaticalisation de l'adresse en basque: tutoiement et allocutivité' (D. Bottineau & D. Roulland, pp. 351-372) met en évidence 'la procédure par laquelle un locuteur en instance de conjugaison allocutive réalise l'intégration de l'élément formateur *ka / na* de deuxième personne tutoyée sexuée alors même qu'il n'anaphorise aucun participant lexical, démarche de nature à appeler de profonds réaménagements sur la conception [...] de l'auxiliaire et de la conjugaison en basque' (p. 353 ; saluons au passage le courage qu'il faut aujourd'hui pour affirmer que les gens appartiennent à deux sexes et non pas à deux genres). Le traitement de l'énoncé basque (p. 357 *sqq.*) est intéressant ; le locuteur procéderait en deux temps : 'une phase analytique dans laquelle il décompose le procès en assignant à chaque participant référentiel successivement énoncé une dénomination lexicale suivie d'une marque grammaticale fixant un rôle fonctionnel' ; puis le procès serait recomposé par la prédication verbale. Ayant montré (Kirtchuk 2007b) que la catégorie verbale est composite en synchronie et tardive en diachronie, en ontogénie et en phylogénie, je ne peux que me réjouir de cette présentation des choses en basque. 'La plus grande originalité des formes d'adresse en basque réside [...] dans la possibilité d'une incorporation de la marque de l'allocutaire au sein de l'auxiliaire dans lequel il ne joue aucun rôle argumental' (p. 361). Que l'allocutaire joue ou non un rôle actanciel, c'est lui qui est la raison d'être du message, ni plus ni moins ; c'est même lui qui est à la racine de la faculté langagière. Autrement dit, c'est l'interaction communicative, transformée au cours de l'évolution ontogénétique et phylogénétique en interlocution, qui est à la base de l'émergence et du fonctionnement du langage (Kirtchuk 2007a et à p.). Car tout message est émis par quelqu'un à l'intention de quelqu'un. Et le basque – c'est à dire ses locuteurs – l'ont ressenti au point de lui réserver une place dans la grammaire. Grand merci aux auteurs pour nous avoir appris que, en plus de l'ergativité et l'incorporation, le basque possède cet autre trésor insoupçonné. Certaines imprécisions

sont à signaler: aucun ‘argument’ (le terme tesnièreen actant semble plus approprié, du reste les auteurs eux-mêmes emploient *matrice* et *cas actancier*) n’est ‘absolutif’ où ‘ergatif’, les actants sont morphologiquement marqués de la sorte, voire syntaxiquement construits comme tels. Affirmer que le verbe roman s’accorde ‘exclusivement avec celui des arguments que l’énonciation a thématiqué’ (p. 351) est inexact : dans ‘Soy yo quien te lo digo’ (‘C’est moi que te le dis’, &c.), le verbe s’accorde avec le rhème, qui est pourtant le sujet ; les faits d’accord étant éminemment grammaticaux et non pas pragmatiques, le verbe roman s’accorde avec le sujet, quel que soit son rôle du point de vue communicatif. Reconstruire des catégories inattestées (infinitif *edun = e + du + n ‘avoir’, p. 354, astérisque ajouté par mes soins, PK) est un procédé à bannir, tout comme pour les supposés infinitifs de l’anglais *to can, *to must, *to will (*ibid.*, idem), car il oblitère la grande différence entre des verbes à part entière, pouvant avoir un vrai infinitif en basque comme dans d’autres langues, et d’autres, qui ne sont pas prédicatifs et donc pas verbaux, en somme : ils sont soit modaux (comme les exemples cités en anglais ; ajoutons qu’en hébreu ‘pouvoir’ n’a pas plus d’infinitif que ses équivalents anglais ou latin) soit existentiels ou apparentés (rappelons qu’en indo-européen *habeo* n’est qu’un doublet de *cipio* et qu’aucun, comme leurs équivalents, ne signifie, à l’origine, ‘avoir’). ‘La montée à gauche d’un constituant mis en relief’ (p. 355) est inadéquat: le langage étant éminemment parlé (surtout lorsqu’il s’agit d’allocutivité), il n’y a ni gauche ni droite, mais un avant et un après ; les termes ne montent nulle part (à moins que, comme dirait Alphonse Allais, le basque soit la langue où il y a plus de montées que de descentes...), et ‘mise en relief’ est aussi trompeur que possible car en euskera comme dans la plupart des langues, ce par quoi on commence l’énonciation est le thème, soit l’élément mis en retrait, et non pas le rhème, l’élément mis en relief, qui est au contraire à la fin - la place canonique du verbe basque.

On regrette la piètre qualité matérielle du volume (reliure, couverture), aux antipodes de la qualité de son contenu. Puisque le Conseil scientifique de l’Université Charles-de-Gaulle – Lille 3 a pu réunir des contributions qui forcent le respect du lecteur, celui-ci se serait attendu à être traité avec le même respect et ne pas avoir à consulter un très bon livre sous forme de feuilles volantes. A tout prendre, mieux vaut cela que le contraire.

Références

- Benveniste, E. [1946] 1966. ‘Structure des relations de personne dans le verbe’. *Problèmes de linguistique générale* I, chap. XVIII. Paris, nrf Gallimard.
- Bopp, F. 1816. *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen, und germanischen Sprache*. Frankfurt.
- Givón, T. 2002. *Bio-Linguistics : The Santa Barbara lectures*. Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins.
- Jespersen O. 1924, *The Philosophy of Grammar*. London, Allen & Unwin.
- Kirtchuk, P. 1993. *Pronoms, Deixis, Accords, Classification: Morphogenèse et Fonctionnement. Essai illustré notamment de données en Pilagá, Gran-Chaco, Argentine*. Thèse soutenue à l’Université Paris IV- Sorbonne. Dir. : B. Pottier.
- 1993. ‘/et/ ou ne pas /et/: l’actant Y en Hébreu biblique et au-delà’. *Actances* 7: 91-137, Paris, RIVALC-CNRS.
- 1994. ‘Deixis, anaphore, « pronoms »: morphogenèse et fonctionnement’. *Les Classes de mots*. L. Basset et M. Pérennec (eds.). Presses Universitaires de Lyon, 169-205.

- 2005. ‘Thématisation ? Dislocation ? Réfutation de l’approche reçue’. *Linguistique Typologique, Etudes rassemblées par G. Lazsard & C. Moyse-Faurie*, 109-122. Villeneuve d’Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- 2007a. ‘LUIT: Language - a Unified and Integrative Theory’. *Combat pour les langues du monde : Hommage à Claude Hagège*, M.-M. Jocelyne Fernandez-Vest (dir.) 271-281. Paris, L’Harmattan.
- 2007b. ‘A Typologically Composite, Second-order and Non-universal Category: Synchronic, Diachronic, Ontogenetic and Phylogenetic Reflections on the Verb’. *Book of Abstracts, ALT 7 - The 7th Conference of the Association for Linguistic Typology*, Paris.
- s.p. a ‘Origo des Zeigfelds = Origo der Sprache : Bühler comme précurseur à son corps défendant de l’approche évolutionniste du langage’, *Proceedings of the XI International Colloquium on the History of Language Science*, Potsdam 2008.
- s.p. b ‘Ergative Feature(s) in Eastern Neo-Aramaic’. *Ergative and Voice*, Authier G. et K. Haude (eds.), München, Lincom Europa.
- à paraître. *LUIT: Language - a Unified and Integrative Theory*.
- Meschonnic, H. 1982. *Critique du Rythme*. Paris, Verdier.
- Maturana, H. R. 1978. ‘Biology of Language : The Epistemology of Reality’. *Psychology and Biology of Language and Thought : Essays in Honor of E. Lenneberg* (Miller, G. A. & E. Lenneberg, eds.). New York, Academic Press, 27-63.
- Popper, K. 1976. *Unended Quest: An Intellectual Autobiography*. Glasgow: Fontana / Collins.

Pablo Kirtchuk